

Guillaume Contré

# discernement

louise bottu



*Veient l'abisme, veient el cim.*

Jaume Sisa

Que s'était-il passé ? L'heure était étrange : lorsque la nuit n'est pas jour et que le jour n'est pas nuit. Une lumière diffuse régnait, on n'aurait su dire si électrique ou naturelle, comme répandue par une main bienveillante et distraite. Au coin de la rue, juste après le sempiternel bar de l'oncle Alexandre, Frédéric s'arrêta d'un coup, comme si une idée – ou moins que ça, le battement d'aile d'un de ces doutes aussitôt oublié – l'avait pris d'assaut. Un assaut noyant les territoires équivoques de l'esprit. Il oublia à l'instant la raison de son arrêt, mais ne bougea pas pour autant. Pendant quelques minutes, il resta immobile, droit, un peu tendu. Sur l'avenue, une voiture passa. Ensuite une autre, suivie d'un bus furieux. Frédéric sortit finalement de sa transe et reprit comme si de rien n'était sa promenade. D'abord, il dut attendre avant de pouvoir traverser. Une petite vieille s'arrêta à côté de lui. Elle se mit à le regarder comme si elle pensait lui demander quelque chose. Elle avait un regard à la fois vitreux et moqueur. Frédéric pensa à la mort et à son lit car il avait sommeil. Un type avec un chien s'arrêta également à

côté de lui. Mais il ne le regarda pas. Il regardait plutôt les voitures passer rapidement, il en suivait même certaines en bougeant la tête. Les voitures, finalement, s'arrêtèrent et ils purent traverser. De l'autre côté, il n'y avait rien. La même rue qui continuait. Frédéric s'y fourra jusqu'au coin de rue suivant, où il tourna à droite. Une rue plus tranquille, arborée, où peu de voitures circulaient. Il vit sur l'autre trottoir qu'un type avec un chien (un autre type) avançait dans la direction contraire à la sienne. Il ne déduisit rien de cette observation. Des gens qui promenaient des chiens dans cette ville et dans d'autres, il y en avait beaucoup. Mais lorsqu'ils se trouvèrent – la chaussée les séparant – au même niveau, chacun sur son trottoir, le chien du type au chien tourna la tête et le regarda. Frédéric vit dans ce regard quelque chose qu'il était incapable de lire. Peut-être n'en avait-il pas envie. Qu'importe, le chien et le type avaient déjà disparu. Entretemps, Frédéric était arrivé à un coin de rue, un des innombrables coins de rue de sa vie, et voyant qu'il y avait un bar, il s'y engouffra. C'était un bar laid et impersonnel, de ceux qui font partie de chaînes

qui prétendent nous faire croire aux vertus de la répétition du même, comme si nous ne foulions pas les rues à la recherche de la différence. Cela, Frédéric ne le pensa pas, car il ne cherchait rien. Une fois entré dans le bar, il se rendit compte que, bien que ne cherchant rien, il devrait commander quelque chose. Il s'assit à une table qui ne donnait pas sur la rue et ne se trouvait pas non plus au fond. C'était une table quelconque disposée dans un coin pas confortable, près du comptoir. Le serveur, un vieux borgne qui portait un uniforme avec le logo de la chaîne – une tasse de café au-dessus d'un croissant difforme – lui demanda ce qu'il voulait. Pour tout dire, il ne demanda rien ; il se contenta de proférer quelques sons décousus puis de rester silencieux. Il ne le regardait même pas. Il regardait plutôt quelques miettes sur la table sans se préoccuper de la nettoyer, alors qu'il tenait un torchon humide dans sa main. Frédéric ne savait pas quoi lui dire. Il avait l'esprit vide. Il regarda le mur et vit des cadres avec des photos impersonnelles qui ne parvenaient pas à former la figure de quoi que ce soit. Il pouvait s'agir de maisons à l'aurore, de chevaux en

fuite ou de footballeurs des années 70. Lorsqu'il tourna de nouveau la tête vers le serveur, celui-ci n'était plus là. La carte était là, en revanche, sur la table, affichant le même logo avec sa tasse et son croissant. Frédéric décida qu'il n'avait pas besoin de la carte pour faire son choix. Il se dit que ce n'était pas quelque chose de difficile au point d'avoir besoin d'aide. Son oncle Alexandre ne consultait jamais aucune carte dans son sempiternel bar. Le serveur revint, comme surgi de derrière le comptoir. Il le regarda à nouveau et cette fois ne dit rien. Avant de se mettre à paniquer, Frédéric prononça le mot « crème » et le vieux s'en fut. Frédéric fut pris du désir de penser à la relation entre les mots et les actes mais laissa tomber. Sur la table d'à côté, il y avait un journal. Il le prit, regarda la date – une date sans le moindre sens – et le laissa. À la une, il y avait une photo qu'il ne sut identifier. Il pouvait s'agir d'un homme politique, d'un acteur ou de tout autre chose. Il pouvait s'agir d'un objet ou d'un lieu. Il y avait aussi des mots, mais Frédéric ne les avait pas lus. Juste derrière lui, à une autre table, une femme dit quelque chose à quelqu'un, le

répéta au moins deux fois et se leva de sa chaise. Frédéric la vit passer, elle se dirigea vers ce qui devait être les toilettes. Il imagina une lagune et son visage qui se reflétait dans l'eau. Ensuite, il imagina un voilier qui traversait l'eau. Il lui sembla que, tant qu'à traverser, la mer conviendrait mieux. Mais on ne peut pas toujours traverser ce qu'on veut, se dit-il. Traverser en soi est déjà bien, conclut-il. Le vieux serveur, en faisant irruption du néant, posa le crème sur la table. Un peu de liquide s'était répandu dans la soucoupe. Une lagune réduite à rien, qu'on ne pouvait pas traverser. Il souleva avec précaution la tasse débordant de liquide avec son lait vaguement mousseux, l'approcha de ses lèvres, fut sur le point d'aspirer, mais la posa finalement de nouveau sur la table. Il avait pensé quelque chose en lien avec tout ça, déjà oublié. Il regarda de nouveau le mur et les cadres qui s'y trouvaient accrochés. L'un se démarquait, bien qu'il ne sache dire en quoi. Il était aussi anonyme que les autres, et même plus petit, mais avec une touche de discernement qui l'attira. Frédéric ne croyait pas spécifiquement au discernement, cependant l'idée lui plaisait.